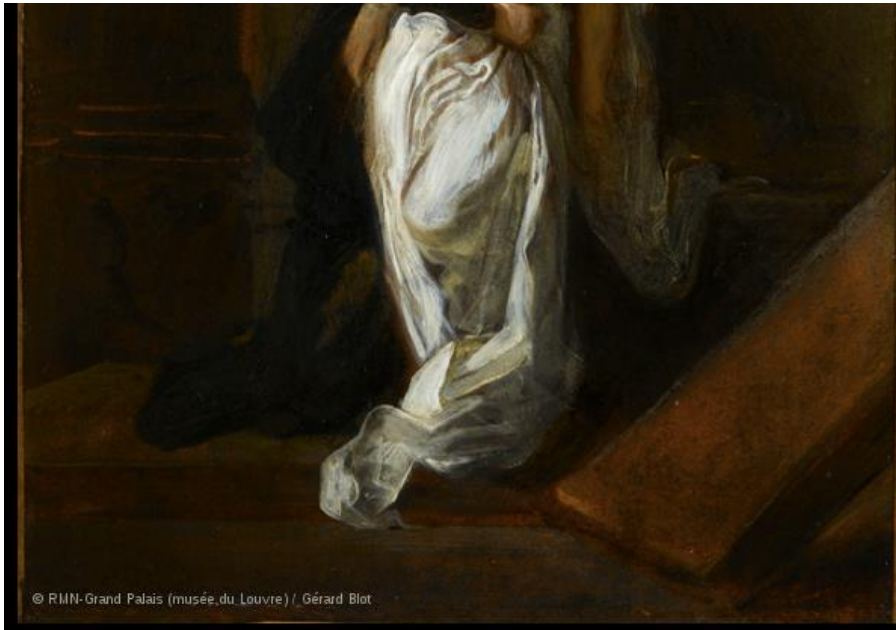


« La peinture me harcèle et me tourmente de mille manières à la vérité, comme la maîtresse la plus exigeante ; (...) je fuis dès le petit jour et je cours à ce travail enchanteur, comme aux pieds de la maîtresse la plus chérie ; ce qui me paraissait de loin facile à surmonter me présente d'horribles et incessantes difficultés. »

Eugène Delacroix, Journal, 1er janvier 1861.



**Le Tableau de
Madame
Delessert**

La porte donnant sur la rue claqua, faisant trembler toute la maison. Sursautant, la gouvernante faillit s'ébouillanter avec la soupière qu'elle sortait du feu et tourna de grands yeux étonnés vers l'entrée de sa cuisine. Laissant là son potage, elle se précipita à petits pas pressés vers l'entrée en remettant sa coiffe ; juste à temps pour voir son maître, l'artiste, monter les escaliers quatre à quatre et saisir la poignée de la porte de son atelier.

« Monsieur ! » s'exclama-t-elle indignée

Se ruant sur elle, il lui saisit le visage à deux mains et l'embrassa sur le sommet du crâne, ruinant en un instant les longues minutes de positionnement minutieux de la coiffe de dentelle.

« Ah Jenny ! Aurais-je jamais pu vivre sans Shakespeare ?! » et sur ces mots il s'enferma dans son atelier.

Seule au milieu du couloir, Jenny le Guillou s'en retourna vers la cuisine, redressant sa coiffe et grommelant « Encore un dîner qu'il va sauter... Ce Mr. Shakespeare ne lui fait pas un bon effet... »

*

Penché sur sa table, il dessine, aquarelle, reprend, conçoit, trace et s'acharne inlassablement. Il n'a pas compté les heures depuis qu'il s'est enfermé dans son atelier. Les cheveux défaits, épongeant son front luisant d'un revers de manche, il contemple l'idée générale qui, déjà, sourd lentement d'entre les épaisseurs de papier. Son regard se perd et se fixe sur les coins cornés de ses esquisses qui tremblent sous ses expirations saccadées, comme

animées par un souffle de vie. Le même souffle créateur qui l'emplit à présent. Ce sentiment inimitable que lui procure la peinture et contre lequel il ne peut lutter. C'est sa *furor* à lui, cette exaltation frénétique qui vous prend tout le corps et qui vous emporte, transcendant la condition humaine dans un rapide et intense moment de grâce divine. Ce sentiment qui permettait à ces héros d'antan d'accomplir à eux seuls des prouesses qui restent gravées dans la mémoire des hommes. Qui lui permet d'entraîner cette peinture idéale comme dans un bal, de se frayer un chemin entre les danseurs et d'enfin, valser avec elle. Sans fin elle l'anime quand il a trouvé son sujet, l'aidant à réaliser ce que personne d'autre ne sait même concevoir.

Dieu qu'il aime ce sentiment ! C'est pour des moments comme ceux-là qu'il faut vivre. Même si la peinture lui impose chaque jour de nouvelles difficultés à surmonter ; même si elle semble être toujours plus mouvante, toujours plus insaisissable. Mirage d'un idéal qu'il poursuit sans cesse, sans cesse différent, sans cesse à conquérir. Toujours belle et attirante, jamais semblable ou ennuyeuse. La maîtresse la plus parfaite et la plus exigeante... Est-il possible d'avoir autre femme dans sa vie ?

La flamme de sa chandelle frémit, vacille, crachote, s'éteint. Le noir se fait tout autour de lui. Ses yeux fatigués accueillent avec plaisir ce repos inattendu après tant d'heures d'effort. Ses muscles se relâchent et il s'abandonne sur sa chaise, comme un pantin désarticulé. Les palpitations de son cœur ralentissent jusqu'à devenir inaudibles dans le silence de l'atelier. Enfin, ce souffle qu'il retenait, **qui le contenait aussi**, lui échappe. C'est fini pour ce soir...

Dans son esprit embrumé se mêlent images, sons, souvenirs tandis qu'il sombre dans le sommeil. Il revoit venir vers lui cette étrange petite dame à la robe sévère qui lui décoche un grand sourire. Intrigué, il la regarde s'approcher de lui, les yeux pleins de malice, comme s'ils partageaient quelque secret commun qui les distinguait de la foule bruyante autour d'eux.

Passant sa main à son coude, elle le mène à travers le Salon, naviguant à l'ombrelle entre les perturbateurs qui pourraient la faire dévier ou pire, chavirer en l'arrêtant de la main.

« Mon cher Monsieur Delacroix. Vous et moi avons un amour commun. »

« Excusez-moi Madame, mais il ne me semble pas vous avoir déjà ... »

« Nous n'avons effectivement pas été présentés conventionnellement. » sourit-elle « Mais je vous connais par vos peintures, et n'est-ce pas là la meilleure des introductions ? »

Elle continue « Je suis Mme Delessert. Vous avez réalisé pour Benjamin Delessert dont je suis très proche un tableau qui m'a beaucoup marqué. Vous en rappelez-vous ? »

Les yeux du peintre s'éclairent « Mes *Adieux de Roméo et Juliette*. Madame, comment les oublier ? »

Ils s'arrêtent et elle se tourne vers lui « J'aime Shakespeare Monsieur Delacroix. J'aime Shakespeare plus que tout autre auteur. Et j'aime par-dessus tout son *Roméo et Juliette*. J'ai beaucoup observé vos *Adieux* pour savoir si vous étiez l'homme qu'il me fallait. J'ai recherché vos *Hamlet*, vos *Macbeth* et vos *Othello* pour vous saisir, vous percevoir. Et puis j'ai compris. Vous êtes celui qu'il me faut. Vous aimez Shakespeare autant que moi je l'aime. »

« Qui n'eut pas été conquis par les interprétations d'Harriet Smithson, Madame ? » sourit-il.

Enhardie, Mme Delessert conclut « C'est pourquoi je veux que ce soit vous qui me fassiez mon *Roméo et Juliette*. Si je demandais à un autre, je sais que je serais déçue. Il faut que ce soit quelqu'un qui partage mon amour pour Shakespeare, et je ne vois que vous pour faire cela avec assez de passion. Pour les dimensions, je veux un tableautin, intime et intense. Je vous laisse libre de tout ce que vous voulez quant au sujet, aux couleurs, à la composition ; faites

comme vous le sentez, mais je veux que ce soit vibrant. »

*

Cela fait deux jours que l'artiste est retiré dans son atelier en pleine fébrilité créative. C'est pourquoi, quand, aux premières lueurs du jour, Jenny est surprise au saut du lit par la voix de Monsieur Eugène réclamant un bain depuis l'étage, elle n'en revient pas. Mais elle ne peut retenir un cri quand elle voit l'homme qui sort de l'atelier. Tandis qu'il passe rapidement devant elle, elle reste ahurie face à ses cheveux ébouriffés, ses grands yeux écarquillés, les vêtements barbouillés et tachés, ses mains écorchées et ses avant-bras bleuis d'hématomes. Vu l'heure, elle se doutait que Monsieur Eugène était tombé du lit mais pas du balcon ! Elle passe prudemment la tête dans l'embrasement de la porte de l'atelier, de crainte que d'autres sauvages hirsutes n'en surgissent. Une odeur forte de renfermé, de sueur, de suif et d'autres produits imprègne l'air comme une brume épaisse, presque tangible.

Pénétrant dans la pièce, Jenny court à la fenêtre qu'elle ouvre toute grande. Quand elle se retourne, l'atelier est presque redevenu vivable, du moins respirable, ainsi inondé de la lumière du matin.

Jetant un regard inquisiteur sur le fouillis qui recouvre le sol et le repas de Monsieur qui repose intact sur le sol, Jenny avance vers la toile perchée sur son chevalet. Un peu trop sombre pour elle, sauf pour le corps chancelant de la jeune fille pâle. Mais de fait, d'autant plus lugubre. Et évoquant un caveau, le décor est tragique. Qu'est ce qui a bien pu passer par la tête de Monsieur de faire une scène pareille...

Soudainement, ses réflexions sont interrompues par des bribes de chants venus du palier. Tendant l'oreille, elle écoute attentivement les échos sortant de la salle d'eau jusqu'à reconnaître le refrain d'une chanson galante populaire.

Habituellement, Monsieur est de l'humeur de ses tableaux, tellement imprégné par son art que son comportement s'en ressent. Mais là, l'entendre chanter des chansons comme un jeune homme faisant sa cour alors même qu'une œuvre si dramatique s'élabore dans l'atelier, c'est inhabituel...

Vraiment, il faudra empêcher ce Monsieur Shakespeare de rentrer la prochaine fois ; sa visite met Monsieur dans un bien trop étrange état.

*

Et elle qui pensait que Monsieur ne pourrait jamais travailler plus qu'il ne le faisait déjà ! Sa retraite dans l'atelier est devenue plus que ça, un exil. Elle n'a même plus le droit d'y pénétrer.

Elle n'aurait jamais cru dire ça, mais le jour où Monsieur prit son bain, tout débraillé qu'il était, lui manque. Il s'était au moins lavé et avait chanté plusieurs heures, fredonnant des mots gracieux où doux rossignols et matutinales alouettes se mêlaient.

Maintenant ce sont des cris qui résonnent depuis les portes closes à l'étage. Jamais la frustration de Monsieur à l'égard d'un tableau en cours d'exécution n'a été aussi forte. Elle en viendrait presque à entendre dans ses éclats de voix des accents de tristesse ou de colère profondes.

Le tableau devrait bientôt être fini maintenant. Il était tout petit quand elle l'a vu dans l'atelier. Même si Monsieur est perfectionniste, il ne peut plus lui en rester pour longtemps. Des bruyants coups de heurtoir la font sursauter et viennent interrompre ses pensées inquiètes. Renouant son fichu, Jenny se dirige vers la porte d'entrée qu'elle ouvre à la volée. « Je suis bien chez Monsieur Delacroix ? » demande un homme en livrée grise.

« Oui, qui le demande ? » gronde t-elle en réponse.

« Le Maître n'est pas disponible ? J'ai à lui remettre une missive de Madame Delessert quant à un tableau qu'elle lui a commandé ».

« Ah ! Je me disais bien que le commanditaire du tableau de Monsieur était très complaisant. Donnez-moi ça, je lui remettrai moi-même, il est très occupé. Mais glissez à votre Madame Delessert que le tableau avance bien, il ne devrait plus en avoir pour longtemps ».

« Très bien, merci madame » conclut-il en lui passant le pli. « Si maintenant vous voulez bien m'excuser, je vais me dépêcher de rentrer avant que l'orage n'éclate ». Et sur ce, il s'en retourne à pas vifs en remontant la rue.

Se penchant dans l'embrasure, Jenny observe la menaçante couverture plomb qui étouffe lentement la ville. Tendant l'oreille, elle entend les chevaux piaffer nerveusement dans l'écurie plus loin sur la rue. Une mauvaise nuit se prépare...

*

Jouant du tison pour raviver les braises, Jenny resserre son épais châle autour d'elle en observant les trombes d'eau s'abattre contre les vitres de la cuisine.

Un silence lugubre plane dans la maison, dense et nerveux, sous tension. Dehors, le vent est tombé, accentuant l'ambiance électrique, pesante et étouffante.

Le premier coup de tonnerre ne va pas tarder, donnant le départ d'une nuit de tourments sans noms pour la ville, elle le sent.

Portant la main à sa médaille de baptême, Jenny tourna la tête vers le plafond d'où ne venait plus aucun bruit. Elle avait glissé la lettre de la Delessert avec l'assiette qu'elle venait de monter à Monsieur. Elle l'avait entendu ouvrir la porte et récupérer le plat mais depuis, plus rien. Seulement ce silence omniprésent et cette tension lancinante ...

Une vive lueur éclaira la nuit plusieurs secondes d'affilée, plus éclatante que celle de toutes les chandelles réparties dans la pièce. Puis revint l'obscurité le temps de quelques battements de cœur anxieux... Jusqu'à ce qu'un rugissement gigantesque tranche net le silence de la nuit, roulant sur la ville comme un raz-de-marée. Jenny se boucha les oreilles en se ramassant sur son tabouret, abasourdie, tandis que tout autour d'elle sembla trembler.

Les éléments déchaînés donnèrent libre cours à leur puissance, hurlants et redoublant d'effort, emprisonnant les habitations en pleine tourmente.

Soudain, au milieu du vacarme, un cri déchirant monta depuis l'étage. Se redressant d'un bond et serrant sa médaille dans son poing, Jenny monta les marches quatre à quatre jusqu'à la porte de l'atelier. Sans prendre la peine de toquer à la porte, elle l'enfonça de l'épaule ; Monsieur hurlait de douleur devant à sa peinture ; recroquevillé au sol comme un animal blessé au milieu des restes déchirés de ce qui avait dû être une missive, les joues inondées de larmes et les yeux fous. La voyant entrer, il se remit à hurler « Pourquoi ! Pourquoi me la prenez vous ! Laissez-la-moi ! Elle est à moi, à personne d'autre ! ».

S'agenouillant à ses côtés, Jenny le serra contre elle et le berça lentement, chuchotant des mots apaisants tandis qu'il sanglotait sur son épaule, balbutiant toujours ses phrases privées de sens « Pourquoi moi... Je n'ai rien demandé moi... Laissez la moi... »

*

Jenny jeta un dernier regard dans la chambre ; Monsieur dormait enfin, portant sur son visage les traces de la douleur et de l'épuisement. Elle ferma, doucement, la porte. Serrant fermement la toile épaisse entourant le tableau, elle descendit les escaliers et sortit sur le porche de la maison. Là, une petite femme en robe sévère l'attendait devant une calèche.

« Monsieur ne descendra pas. Il est bien trop faible. Voici votre tableau, il est terminé » dit-elle en tendant le paquet à la dame, lui décochant un regard mauvais.

Levant vers elle ses yeux tendres et mélancoliques, Mme Delessert lui répondit « Ne me jetez pas un regard pareil, très chère. Et transmettez à Monsieur Delacroix mes amitiés quand il sera remis, voulez-vous ? »

Remontant en calèche, elle défit la toile afin d'observer son tableau et sourit. Se penchant à la fenêtre une dernière fois elle ajouta « Comprenez-moi ; lui seul pouvait y mettre tant de passion. »